

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 5

Artikel: Nos amis les gruyériens
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
 Administration (abonnements, changements d'adresse),
 Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
 GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
 Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
 "PUBLICITAS"
 Société Anonyme Suisse de Publicité
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
 six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
 ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont recues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 1^{er} février 1919. — La maison campagnarde (Jean des Sapins). — L'auberge du Faucon (G.-A. B.). — Nos amis les Gruyériens (V. F.). — Duè z'histoires (J. à St-Jean). — Feuilleton : Du Jorat à la Cannebière (O. Badel), suite. — Boutades.

LA MAISON CAMPAGNARDE

POUR le villageois, la maison, c'est un vieux toit brun blotti au pied d'une colline, non loin du clocher antique qui semble vouloir étendre sur lui sa protection.

Il l'aime ce vieux toit parce que c'est là qu'il est né. C'est là qu'ont vécu ses ancêtres, là aussi qu'ils sont morts. A l'étranger, il en conserve pieusement l'image et c'est lui qu'il veut revoir au retour.

Il y a une cour aux pavés ronds entre lesquels pousse une herbe rare. Quand on arrive, le chien bondit hors de sa niche, les poules apeurées s'enfuient d'un vol lourd, tandis que le coq, dressé sur ses ergots, fait face à l'intrus, puis s'apprête à couvrir vaillamment la retraite. Sous les chevrons de l'avant-toit, hirondelles et moineaux se disputent la place.

Poussez la lourde porte de chêne. Vous pénétrez dans un corridor étroit et dallé au fond duquel il y a la cuisine.

C'est une de ces cuisines du bon vieux temps, aux « carrons » irréguliers qu'on lave à grande eau tous les samedis. Le plafond bas est barré de grosses poutres noircies par la fumée et par le temps. Sous la vaste cheminée, le foyer est là, mais la crémaillère a disparu pour faire place à un « fourneau-potager ». De temps à autre, on fait encore du feu sur l'âtre pour sécher les jambons et les énormes quartiers de lard suspendus par des attaches en osier. A l'un des angles, voici la vieille pendule enfermée dans sa caisse de bois verni. Un disque de verre laisse apercevoir le balancier de laiton qui bat sans trêve. L'aiguille poursuit sa course sur le cadran d'émail, la grande aiguille qui marque invariablement les heures de joie et les heures de douleur, celles de prospérité comme celles de lassitude. Le timbre haut et clair rappelle la fuite des jours.

Pour le campagnard, la cuisine est le centre de la maison. C'est là que, chaque soir, autour de la table, se réunissent ceux que le travail ou les affaires ont séparés. Dans les jours de fête, on y invite les convives — parents et amis — pour leur offrir des repas plantureux. Et aux jours de deuil, c'est là encore que les membres de la famille se retrouvent, se rapprochent comme pour chercher un appui; c'est leur centre de ralliement après les luttes; quand le malheur a passé, c'est ici qu'ils se comptent comme les survivants sur le champ de bataille.

De la cuisine, une porte conduit à la grande chambre où l'on conserve les vieux meubles de famille. Il y a un vieux fauteuil recouvert de tissu rouge et de haut en bas, tout autour, on aperçoit un cordon de clous jaunes. Il y a encore un canapé aux profondeurs moelleuses et un vieux secrétaire où l'on tient dans des ti-

roirs qu'on n'ouvre pas, de pauvres lettres jaunies par le temps. Les autres chambres sont à l'étage. Un petit escalier de bois nous y conduit. Ce sont de simples chambres aux murs blanchis à la chaux. L'une d'elles n'est pas meublée. Sur de longues perches parallèles au plafond on suspend toutes les variétés de poires récoltées en automne, tandis que, à même le plancher, des bonbonnes ventrues sont alignées contre la paroi. Elles portent des étiquettes alléchantes : eau de cerises, eau-de-vie de lie, eau-de-vie de marc. Ouvrez la fenêtre, les noix sont là dans le séchoir à portée de la main.

De chacune de ces chambres, on a une vue différente : collines boisées, champs en culture. Sous le vieux toit s'étend le vaste galetas où l'on remise les objets inutilisables et où séche la provision de bois pour l'hiver. C'est là que rats et souris prennent leurs ébats quand la maison dort.

De deux ou trois côtés, la demeure campagnarde est entourée d'un jardin où les fleurs et les légumes croissent côté à côté. La cave conserve sa provision de pommes de terre, son tonneau de cidre et son tonneau de vin vieux. On a beau habiter une contrée où persistent les derniers vignobles, on est fier de son vin tout de même. On le met en bouteilles chaque année et quand il a passé un ou deux hivers dans « le boutellier », il possède, à défaut de soleil, le goût mordant du terroir.

Dès que les premières fleurs apparaissent, les abeilles affairées sortent des ruches. Alors la maison, la bonne vieille maison campagnarde, que le villageois n'échangerait pas contre un palais, semble se réveiller. Elle quitte le long sommeil hivernal pour redevenir gaie, fleurie et accueillante.

JEAN DES SAPINS

L'AUBERGE DU FAUCON

A propos de l'article de M. L. Mogeon, publié dans notre numéro du 18 janvier et intitulé : *Un agent bernois d'avant la Révolution*, M. G.-A. Bridel nous adresse les lignes suivantes qui soulèvent une intéressante question d'histoire :

DANS l'intéressante communication de M. L. Mogeon publiée dans le *Conteur* du 18 janvier, intitulée « Un agent bernois avant la révolution », il est question de l'auberge du Faucon. Où se trouvait-elle en 1797 ? Je ne sais si jusqu'ici ce point a été fixé. Les auberges, de même que les débits de vin et pintes de Lausanne ont souvent transporté leurs enseignes d'un quartier un à autre, aussi faut-il toujours être prudent en matière d'identification d'une date précise. Pour ceux que cela intéresse, je pense utile cependant de rappeler de cette mention du Faucon en 1798 le renseignement que voici que je dois à la complaisance de M. Ed. Notz, archiviste communal. En 1671, la maison qui est à l'angle de la Palud et des escaliers du Musée Arlaud, au N° 18, était propriété d'un Jean Millet qui l'avait acquise de David Tharin et il est dit de cette maison qu'il y pend nouvellement l'enseigne du

Faucon — Est-ce là qu'il faut se représenter le sieur Roquelaure faisant l'office de mouchard au profit de Leurs Excellences, dont le régime allait prendre fin. — C'est dans ce même immeuble que, quelque quarante à cinquante ans plus tard, si nous ne faisons erreur, s'écoulait l'enfance du futur président Benjamin Dumur, notre regretté historien lausannois.

G.-A. B.

L'Hôtel du Faucon à la rue St Pierre, fermé en 1899, est beaucoup plus récent et avait succédé au logis de l'Aigle.

Pensée. — Pour que nous gardions la joie et la fierté d'être Suisses, il faut que nous soyons gouvernés à la suisse, sous des institutions suisses, par des gouvernantes animées de l'esprit suisse.

19 juin 1915

ALBERT BONNARD

NOS AMIS LES GRUYÉRIENS

Parlant de la Gruyère, M. P. Philipona écrit : **P**ays pastoral par excellence, habité par une race forte, intelligente, industrielle, aimant ses montagnes ; pays tout embaumé de souvenirs légendaires, terre nourricière, aux pâturages féconds, où paissent les plus beaux troupeaux du monde ; nature sereine, idyllique ; patrie chérie qui retient ses enfants par les chaînes les plus douces ; alpes familières vers lesquelles les Gruyériens émigrés se sentent ramenés par une invincible nostalgie, lorsque retentit à leurs oreilles, sur le sol étranger, la pastorale mélodieuse des Armaillis des Colombelettes.

Cette heureuse contrée n'est pas seulement riche de ses beautés naturelles et de l'amour de ses enfants ; elle possède un autre trésor, bien à elle aussi : son patois, à la fois vif, doux et sonore ; demeuré pur, tandis que tant d'autres se sont altérés ou ne subsistent même plus ; son patois, seul vrai parler, aujourd'hui encore, des Armaillis, petits et grands, en lequel sont écrits quelques-uns des plus beaux poèmes rustiques et que continuent d'employer des conteurs dont nombre d'écrivains célèbres envieraient le coloris du style, la verve et l'esprit, s'ils pouvaient les lire.

Parmi ces auteurs du crû, M. Cyprien Rufieux, de Bulle, occupe un des premiers rangs par les qualités de ses récits autant que par la fécondité de son talent. Il les publia d'abord dans l'*Ami du peuple*, à partir de 1893, si nous ne faisons erreur ; puis dans les *Etrennes fribourgeoises*, dans le *Messager de la Gruyère et de la Veveyse*, dans la *Feuille d'avis de Bulle*, dans le *Fribourgeois*. Signés généralement *Tobi ou Tobi di j-élyudzo*, ces morceaux, prose et vers, ont été réunis, pour une grande part, en un volume paru en 1906 sous ce titre : *Ouna fourdéra dè j-élyudzo*¹. (Un plein tablier d'éclairs, c'est-à-dire de facettes.)

L'auteur écrit le patois phonétiquement, comme on tend de plus en plus à le faire ; il

¹ *Ouna fourdéra dè j-élyudzo*. — Contes, farces, histoires, bons mots, en patois fribourgeois, publiés par *Tobi di j-élyudzo*. Bulle, imprimerie commerciale, Ernest Muller-Chiffelle.

figure les mêmes sons par un signe unique et supprime les lettres qui ne se prononcent pas, notamment la marque du pluriel. « Pourquoi, dit-il avec raison, pourquoi vouloir imiter la langue française dans ses multiples difficultés et ses nombreuses aberrations ? » Pour faciliter encore la lecture de son ouvrage, il donne en quelques lignes un clair aperçu de la prononciation.

Nous venons de relire le livre de Tobi, et nous y avons pris le même plaisir qu'il y a douze ans. C'est que, en son idiome si riche et si alerte, c'est non seulement une mine de joyeusetés, mais encore une galerie de tableaux d'intérieur et de plein air, où sont peints au vif nos bons voisins, avec leur gaîté, leur vivacité, leur esprit naturel, avec leurs solides qualités et aussi avec les menus travers communs à tous les mortels. On y voit combien ils sont restés simples dans leurs goûts, fidèles à leurs saines traditions; ennemis des songeux, des trouble-fêtes, autant que des mécréants, des orgueilleux, des hablards et des avares; quels tours impayables ils jouent aux mésaventures, aux mauvais ménages, aux piliers de cabaret, sans dédaigner eux-mêmes le jus de la treille; enfin le pittoresque de leurs innombrables sentences, et cette promptitude dans les réparties, qui indique un esprit éveillé et dont les tout jeunes Gruyériens donnent déjà de nombreux exemples. Ecoutez donc les réponses ci-après que fait à une bonne dame un bambin de Bulle ou de Gruyère :

La dame : « A nekoué i-tho ? »
 — I chu a mon chêna.
 — È a ton chêna kemin ly dyon-the ?
 — Ly dyon kemin a mè.
 — Ma, tè, kemin i-tho anom ?
 — Chu anom kemin mon chêna.
 — Ithè-vo prâ intche-vo ?
 — No chin atan tiè ke no j-an dè tachè.
 — È vouéro i-vo dè tachè ?
 — No j-in d'an ti a tzakon ouna, madama. 2).

On peut rapprocher de ces répliques les propos, plus irrévérencieux encore, tenus par un petit bonhomme à la vue d'un couple disgracié par la nature : le mari mal bâti, la femme boiteuse :

Le galopin, à des camarades avec lesquels il joue à la rue : « Hâ ! vuityè-vê, i parè ke la mènadzéri ly-a ourâ la dzèbe i chindzô !
 L'épa, du kemin n'a klyotze, ch'arithè, ch'réviré kontre chti chenapan, è in ly mothrin le poin ly fâ :
 — È-the por mè ke te di chin ?
 — Na, répon le kachérou, ke ly-éthi dza prâ a dé-kanpâ.
 — È-the po ma fêna ?
 — Na.
 — Ebin po nekoué è-the ?
 — Ly-é po ti dou, ke répon le manisè in fotin le kan a vintro deboténâ. 3).

Dans un autre exemple de méchante langue, Tobi di j-élyudzo montre deux commères qui se détestent et qu'un pieux devoir amène en même temps au chevet d'une morte. Elles s'abordent, un peu embarrassées tout d'abord et non sans se tenir sur leurs gardes.

La Juli, k'iré la pyle pivrâye, ly-a la première demandâ a Goton dè chè novâle.
 — Kemin va ? ke ly fâ in chè râkoukilyin.
 — Ora, va ôti mi, ke ly répon Goton, ma chu-ouva bin malâda.
 — Tyi-vo jâ ?
 — N'in ché achurâ rin, ly-é kru d'ithre in poje-nâye.
 — Ma, n'e pâ pochublyo; vo vo cheri poutithre mouâcha la linvoua, ke li fâ la voudéja. 4).

Mais les Gruyériennes ne sont pas toutes de cet accabit, il s'en faut de beaucoup. D'être vives, ne les empêche pas d'avoir bon cœur, même à l'égard des animaux. Voyez un peu le croquis suivant, qui dans son réalisme est un petit chef-d'œuvre :

L'ôtre né, nothra Kathyô iré akréptenâye dêrè sa tchivra, le brotzè ariâ in plyéthe, in trin dè ma-

nihyâ daveron l'uvro a chta poura bedyéta. To d'on kou, la bega (ly-é le nom a la tchivra) kemintè a ch'ekarpâ, lèvè la kuva è... léchâ kor on ré ke n'avi pâ la mima kolâ tiè le lathf...

Kridé-vo ke la Katyô chè chi grô impontâye, è ke ly ôchâ rémouâ chon brotzè ? O là na ! Chè viré d'la pâ d'a kabra, è to t-in aryan adi, in ly fajin di galé j'yâ, i chè betè a dre :

— Fâ adi, fâ adi, poura miya, le koléri !... 5).

Cette candeur, l'auteur la montre chez une autre bonne femme, âme charitable qui ne songeait qu'à soulager son prochain et qui avait pris des billets de deux loteries, dont une de Fribourg :

Du ke ly a-j-ou pri chtou bilyè ly-a préyi chin Dzojè chin dèbredâ po ke ly fachè la grathé dè réuchi a avi ôtiè. Le teradzo arouvre, è la poura ly è-ouva tota morfondya dè rin avé. I chè betè adon a dre a don kou a cha chèra : « Le bon Dieu ly-é topari gâlyâ têthu ! »

Kotid dzoo dèvan tiè dè teri ha dè Friboa, cha chèra ly di : « No j'arin ôtiè a ha dè Friboa. »

— Prou chur ke ly fâ to balamin, chin Dzojè no j-in da dza fi ouna on yâdzo, n'arè topari pâ la konhîntre dè no râ fêre chtache...

È portan ly-an teri la lotèri, è chin Dzojè chin dè râ pâ mèlyâ. 6).

Cette double déconvenue n'aura sans doute pas retenu la brave Gruyérienne de croire aux miracles, car malgré les moments d'humeur contre tel ou tel saint, son beau pays a conservé très vive la foi des vieux âges. Mais, à propos de miracles, savez-vous qu'il y en a de deux sortes : les grands et les petits. Chasser les poules de la chenevière, en tuer une, la voir revenir toute vive avec ses compagnes, ce n'est là qu'un petit miracle, dit Tobi. Qu'un nemrod en herbe rapporte un lièvre tiré par lui-même, c'est encore croyable. Une seule chose est vraiment miraculeuse. Devinez laquelle !

Ma datche mè chublyâ à l'oroly ke l'omo ke chè budzè pâ du intche-ly, ke poujè pâ on piou kabaré, ke vouérdâ la barata pô bâ è pô pou, ke di djâmè na a cha fêna, ke breché è panè lè piti kan plâyron, ly-é on mérâhlyo. Ebin mè ly dyo ke n'e pâ veré; chin n'e tiè on mérâhlyé.

Ouna fémala ke n'a rin dè linvoua è ke dèvejè, chin n'e pâ on mérâhlyo; ma ouna fémala ke ly-a ouna linvoua è ke châ chè tyiji, chin ly-é on mérâhlyo ke chè onko djemè yu... 7).

De ces drôleries, ce divertissant ouvrage en est farci, à côté de fables, de récits de bataille, d'une histoire de Rome à mourir de rire, d'une chanson avec sa musique et de bien d'autres pages, presque toutes ornées de vignettes. Ce qui donne du prix à tout cela, c'est, avec la saine gaîté qu'on y respire, l'art qu'y a mis le conteur. « Kan on vou fêre avalâ ouna dzanlyâ, i fô chavâ la montâ », dit-il lui-même (quand on veut faire avaler une bourde, il faut savoir la conter). Or il y est passé maître.

V. F.

* * *

2. — A qui es-tu ? — Je suis à mon père. — Et ton père, comment s'appelle-t-il ? — Il s'appelle comme moi. — Mais quel est ton nom à toi ? — J'ai le même nom que mon père. — Etes-vous nombreux chez vous ? — Nous sommes autant que nous avons de tasses. — Et combien en avez-vous, de tasses ? — Nous en avons chacun une, madame.

3. — Hé ! voyez donc, il paraît que la ménagerie a ouvert la cage des singes !

L'époux, roide comme une cloche, s'arrête et se retourne vers ce chenapan en lui montrant le poing : « Est-ce pour moi que tu dis cela ? — Non, répond le petit démon, déjà prêt à décamper. — Est-ce pour ma femme ? — Non. — Pour qui est-ce donc ? — C'est pour tous les deux, réplique le vaurien en détalant à toutes jambes. (Mot à mot : « à ventre débouonné. »)

4. — La Julie, qui était la plus caustique (littéralement : « la plus poivrée ») demanda la première à Goton de ses nouvelles : — Comment va ? lui fait-elle en se repliant. — Cela va un peu mieux maintenant, répond Goton, mais j'ai été bien malade. — Qu'avez-vous eu ? — Je n'en sais vraiment rien, j'ai cru avoir été empoisonnée. — Mais ce n'est pas

possible ! Vous vous serez peut-être mordu la langue, lui dit la sorcière.

5. — L'autre soir, notre Catherine, accroupie derrière sa chèvre, le seuil à traire en place, était en train de manier le pis à cette pauvre biquette. Tout à coup, la Bègue (c'est le nom de la chèvre) commence à écarter les jambes, lève la queue et laisse couler un ruisseau qui n'avait pas la couleur du lait...

Croyez-vous que Catherine se soit fort émue et qu'elle ait déplacé son sceau ? Oh ! non. Elle se tourne du côté de la chèvre et, tout en continuant de traire, tout en lui faisant les yeux doux, elle se met à dire :

— Fais seulement, fais seulement, ma pauvre, je te coulerai !...

6. — Dès qu'elle eut pris ces billets, elle pria saint Joseph sans débrider, pour qu'il lui fit la grâce de gagner quelque chose. Le jour du tirage arrive et la pauvre d'être toute morfondue de n'avoir rien. Alors la voilà qui se met à dire soudain à sa sœur : « Le bon Dieu est tout de même joliment têtu ! »

Quelques jours avant qu'on tirât la loterie de Fribourg, sa sœur lui dit : « Nous aurons quelque chose à celle de Fribourg. »

— C'est bien certain, lui fait-elle tout bellement, saint Joseph nous en a déjà fait une (une farce), il n'aura vraiment pas le cœur de nous faire de nouveau celle-ci.

7. — Ma femme (littéralement : « ma douce », comme on dit ailleurs : « ma chère et tendre ») ma femme me souffle à l'oreille : l'homme qui ne bouge pas de chez lui, qui ne met pas les pieds au cabaret, qui garde la baraque — par le beau temps et par le mauvais temps — qui ne dit jamais non à sa femme, qui berce les mioches et les torches quand ils piaillent, voilà un miracle. Eh ! bien, moi, je lui dis que ce n'est pas vrai ; ce n'est qu'un petit miracle.

Une femme qui n'a pas de langue et qui parle, ce n'est pas un miracle ; mais une femme qui a une langue et qui sait se taire, c'est là un miracle comme on n'en a encore jamais vu !

DÙ È Z'HISTOIRÈS

Gare lo fû !

C EIN sè passavè lâi la quaquîò senannès dein onna pinta dai z'einverons dê Lozena.

Lâi avâi z'u onna misa dê bou, et vo sédé prâo que dein clliau z'ocajons, on lâi bâi soveint mé quié dê reson.

Et ma fâi quemin lo vin au dzor dê vouâi, lê rudo tchai, l'avion travailhi avoué lo chenique.

L'etion què onna beinda qu'on iadzo la misa finia, n'aviont pe ca lo coradzo d'alla repreindré lê z'uti, et sé son très ti eimbryi contré la pinta.

On iadzo arreva, tsacon démanda la rachon que peinsavé que pouâi onco supporta, lê plie faiblès l'ont prâi la petita roquille et lê z'autros, la drobilia.

Ao bet d'on momeint l'iront ti lê brés su la trablia et lê ge asse luisints quié cllia dai lutzérans.

L'avion assebin ti onna djoûta einfliai quemin se l'avont z'u onna radzo dê deints, pê rappoo que tsacon l'avai prâi on premiau d'attaque.

Lo Samuïet que n'avâi pas pu allâ à cllia misa, vegne assebin à la pinta, avoué son névâo, po bairé on demi et vairé quemin la misa l'avai étâ.

Lo nevâo fe tot ébaya dê véré qu'ein avai pas ion de la granta trablia que soumavé, et lin demandé la rèsion à s'noncllio, que l'ai repond :

— Ne vâi-tou pas que l'est pê prudeince, kâ ie savont prâo que sé ion dê leu allumavé onna motzette preindront ti fû !

Ouna partâ de Bénechon

V o sédé prâo cein que l'est qu'na Bénechon ? Po clliao que ne le sâvont pas, l'est ouna fita dê veladzo à pou prâi quemeint lê zabbayis dé per tsi no, et que sé fant dein lê z'eindrai catholiques.

Po ein reveni à cllia partâ, l'etion don quatre valottets pas oncora adrâi échuvi derrâi lê